



Palimpsestes
Revue de traduction

21 | 2008
**Traduire le genre grammatical : un enjeu linguistique
et/ou politique ?**

La Baleine Blanche a mauvais genre

Isabelle Génin



Édition électronique

URL : <http://palimpsestes.revues.org/70>
DOI : 10.4000/palimpsestes.70
ISSN : 2109-943X

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008
Pagination : 55-74
ISBN : 978-2-87854-450-3
ISSN : 1148-8158

Référence électronique

Isabelle Génin, « La Baleine Blanche a mauvais genre », *Palimpsestes* [En ligne], 21 | 2008, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://palimpsestes.revues.org/70> ; DOI : 10.4000/palimpsestes.70

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Tous droits réservés

La Baleine Blanche a mauvais genre

Isabelle Génin

- 1 Plus encore que la retraduction tant attendue de *Moby-Dick* par Philippe Jaworski pour la Pléiade, à l'automne 2006, c'est la réception de l'ouvrage dans la presse qui a été le point de départ de cet article.
- 2 La sortie du roman en français a fait l'objet d'une couverture médiatique importante, ce qui n'était pas surprenant, compte tenu de trois critères : l'importance du roman considéré comme une œuvre majeure de la littérature américaine, le statut de la maison d'édition, La Pléiade, et la réputation du traducteur, Philippe Jaworski, universitaire, spécialiste de littérature américaine et auteur de *Melville, le désert et l'empire*¹. Cette traduction fait partie d'un vaste projet mis en chantier depuis plus de dix ans et coordonné par P. Jaworski, la retraduction de l'intégralité de l'œuvre de Melville en quatre tomes dont trois sont déjà parus : *Œuvres I : Taïpi, Omou, Mardi* ; *Œuvres II : Redburn, Vareuse-Blanche* ; *Œuvres III : Moby-Dick, Pierre ou les Ambiguïtés*.
- 3 Le contenu de certains articles de presse est, lui, plus étonnant, puisque ces derniers insistent sur les changements opérés dans cette nouvelle traduction : changement de genre, voire de sexe et d'espèce de Moby Dick², qui passe d'une *elle* à un *il* et d'une baleine à un cachalot, transgression ou recatégorisation générique, sexuelle ou biologique.
- 4 Tout semble partir de l'article publié dans *Livres Hebdo* (15 septembre 2006, n° 657) au titre accrocheur, voire racoleur,
Moby-Dick change de sexe
- 5 évidemment en gros caractères, relayé par *Le Figaro* (20 septembre 2006) qui annonce
Moby Dick : la baleine était un cachalot
- 6 et un article de Pierre Assouline dans *Le Monde* 2 (30 septembre 2006), également disponible sur le site « La République des livres »³
Du sexe de Moby Dick
- 7 dont voici un extrait :
Imagine-t-on le désarroi d'un grand lecteur de Cervantès à qui l'on révélerait que Don Quichotte, chevalier à la triste figure, était en réalité une sorte de chevalier

d'Éon ? Ou celui d'un fou de Don Juan apprenant qu'il s'agissait en vérité d'un castrat ? Celui encore d'un hugolâtre convaincu sur le tard que Jean Valjean n'était qu'un travelo brésilien ? Et celui d'un proustien compulsif à l'instant de découvrir qu'Albertine disparue n'était autre qu'Albert, le chauffeur de l'écrivain ? [...] Or on y découvre d'emblée en écarquillant les yeux que l'animal poursuivi sans relâche par le capitaine Achab, l'unijambiste monomaniacque que son inhumaine détermination pousse à toutes les extrémités afin d'exécuter l'immuable décret, cet animal n'était pas une baleine (*a whale*) mais un cachalot (*a sperm whale*). Ça change tout. Les deux sont des mammifères marins, mais encore ? Dans le premier cas, il s'agit d'un cétacé de très grande taille dont la bouche est garnie de lames cornées, dans le second d'un cétacé à tête cylindrique pourvu de dents. Soit dira-t-on... Et pourtant, ce passage du féminin au masculin est en train d'en bouleverser plus d'un par tout ce qu'il charrie.

- 8 Malgré les remarques de Philippe Jaworski, cité dans ces mêmes articles, « Il faut s'y résoudre : il a non seulement toujours été de genre masculin mais toujours été cachalot. » (*Livres Hebdo*), « Pour Melville, sa bête relève de trois genres tout au long du texte : elle est successivement masculin, féminin et neutre – même si les *he* sont les plus nombreux. Alors non, je ne vois pas de changement de sexe » (*Le Monde 2*), l'identité de Moby Dick, identité sexuelle (mâle/femelle) et biologique (cachalot/baleine) est présentée comme une découverte de cette nouvelle traduction, qui viendrait en quelque sorte dévoiler le travestissement opéré par les versions antérieures. L'amalgame entre variations de genre (terme employé par le traducteur) et changement de sexe (terme qu'on trouve sous la plume de ces journalistes) est intéressant mais sans fondement linguistique. Le mot *baleine*, de genre grammatical féminin, fait place à *cachalot*, de genre grammatical masculin. Si on peut se poser la question d'un éventuel changement biologique (les traducteurs précédents se seraient-ils trompés sur l'espèce à laquelle appartient Moby Dick ?), on ne peut conclure à une modification d'identité sexuelle pour autant. En effet, toutes les baleines ne sont pas femelles et tous les cachalots ne sont pas mâles. Mais peut-être le sexe est-il plus vendeur que le genre grammatical... ? De plus, dans la vision imaginaire, genre et sexe ne sont-ils pas liés ? Moby Dick, passant d'une baleine à un cachalot, « change de sexe et retrouve ses dents », comme le suggère cette jolie remarque sur le site « Étonnants Voyageurs » qui mêle intimement dents et attributs virils :

Dans la nouvelle traduction du chef-d'œuvre d'Herman Melville publiée jeudi par La Pléiade, le monstre blanc, jusqu'ici connu en tant que baleine, change de sexe et retrouve ses dents pour devenir un cachalot⁴.

- 9 L'écueil est évité dans les autres articles qui laissent largement la parole au traducteur. Par exemple, dans *Libération* (28 septembre 2006), « La baleine est sortie », les deux phrases concernant la traduction sont un collage de citations :

La nouvelle traduction de Philippe Jaworski veut redonner « sa totalité et sa complexité » à Moby Dick, ne sacrifiant pas « la trame documentaire » à « la chasse furieuse d'Achab » et le définissant comme « le plus grand roman comique américain de XIX^e siècle ». C'est un plaisir de le relire ainsi.

- 10 Dans le dossier que *Le Magazine littéraire* consacre à Melville (n° 456, septembre 2006), Philippe Jaworski reprend les remarques qu'il a publiées dans sa « Note sur la traduction » (*La Pléiade* : 1161-1171).
- 11 En revanche, *Transfuge* (n° 13, nov-déc 2006) qui parle de l'écriture de Melville, ne commente pas la retraduction. Un passage en français est cité sans que soit indiqué de quelle traduction il est extrait, laissant penser que textes français et texte anglais ne font qu'un.

- 12 *Télérama* et *Le Monde* ébauchent une critique de la nouvelle traduction. Dans « Le souffle de la baleine » (*Télérama*, 8 novembre 2006), on peut lire tout un paragraphe qui insiste sur le rétablissement des chapitres céatologiques et du comique de Melville et salue une traduction qui « redonne au texte tout son rythme : celui de la mer, mais aussi celui de la pensée même de Melville, en cours d'écriture ». Dans « Une anatomie du monde » (*Le Monde*, 27 octobre 2006), Pierre-Yves Pétillon fait une critique plus pointue du style de Melville tel qu'il est rendu par Philippe Jaworski (rétablissement du comique du langage, recours à la Bible de Segond ; phrasé original restauré « où s'esquisse déjà la période en spirale d'Henry James »). Pourtant il reconnaît l'impact des articles qui ont fait sensation, tout en critiquant leur légitimité :

Une rumeur voudrait que l'animal ait changé de sexe dans l'opération. Il y a toutefois, en français, ce qu'on appelle le genre grammatical. Et tout porte à croire que naguère, du temps de la ci-devant baleine, on avait déjà mâle et femelle.

Moby Dick dans l'original américain

- 13 Dans le texte américain, quel est le statut générique, sexuel et biologique de ce monstre marin et où sont les éléments qui peuvent expliquer le mauvais genre qui colle à la peau de Moby Dick depuis Giono, son premier traducteur ?
- 14 Le mot *whale* est omniprésent. On le trouve d'abord dans le titre *Moby-Dick; or, The Whale*. Puis il est le sujet d'un court chapitre intitulé « Etymology » dans lequel sont données des traductions du mot dans treize langues, et notamment *baleine* pour le français. Les traductions de *whale*, mot qui semble pouvoir condenser la totalité du roman centré sur le personnage éponyme de Moby Dick, esquissent, dès le premier chapitre, les contours du questionnement central du roman, l'écriture de l'indicible, et son devenir, ses traductions dans les autres langues.
- 15 Le mot *whale* fonctionne sur différents niveaux dans le récit. Il peut être un nom générique pour tous les grands mammifères marins, comparable à l'hyperonyme *cétacé* en français. Par exemple, dans le chapitre 32, « Cetology », qui classe l'ensemble des cétacés en s'inspirant du catalogage des bibliothèques (livres, chapitres, format Folio, Octavo, Duodecimo), on lit « cetology, or the science of whales » (228) (« cétologie ou science des baleines » JG, 1989 [1941] : 149 / « cétologie ou science ès baleines » AG, 1981 [1954] : 190 / « cétologie ou science des cétacés » HGR, 1989 [1970] : 169 / « cétologie ou science des baleines » PJ, 2006 : 157⁵).
- 16 Le terme est iconiquement hyperonyme puisque la majorité des hyponymes désignant des espèces précises de cétacés fonctionnent sur le type *something-whale* : *killer whale*, *right whale*, *sperm whale*, et même *narwhale*...
- 17 Plus souvent, dans le contexte des campagnes de pêche partant de Nantucket, il fait uniquement référence aux cétacés que pêchent les marins du XIX^e siècle, principalement les *right whales* (baleines franches) et *sperm whales* (cachalots). On le retrouve dans les termes liés à cette activité : *whaling* (la pêche à la baleine), *whaler* (le navire baleinier), *whale-boat* (la baleinière ou canot utilisé pour poursuivre la baleine à la rame), *whaleman* (le pêcheur de baleines).
- 18 Dans un grand nombre de cas, sa définition est plus restreinte encore : il est utilisé comme une forme abrégée de *sperm whale* (cachalot). Il s'oppose alors aux autres types de baleines qu'il représentait en tant qu'hyperonyme, également chassées à l'époque, mais

plutôt par les équipages européens. La distinction n'est jamais ambiguë pour le lecteur anglophone grâce au contexte. On sait que les *whales* avec qui les marins embarqués sur le Péquod engagent des luttes acharnées sont bien des *sperm whales*, précision d'importance car la pêche au cachalot est bien plus dangereuse que la pêche d'autres cétacés. En effet, l'animal peut atteindre des dimensions importantes (jusque 20 mètres), possède des dents (odontocète) et a une ouverture de mâchoire impressionnante, ce qui lui permet de se défendre en brisant les baleinières lancées à sa poursuite. Melville insiste sur les dangers de ce type de pêche :

The Cachalot (Sperm Whale) is not only better armed than the True Whale (Greenland or Right Whale) in possessing a formidable weapon at either extremity of its body, but also more frequently displays a disposition to employ these weapons offensively, and in a manner at once so artful, bold, and mischievous, as to lead to its being regarded as the most dangerous to attack of all the known species of the whale tribe. (Frederick Debell Bennett's *Whaling Voyage Round the Globe*, 1840, cité dans « Extracts », 87)

- 19 Le nom *sperm whale*, plus fréquent que *cachalot*, vient de la substance laiteuse précieuse qu'on extrait de la tête de l'animal et qui fournit un excellent combustible, la meilleure huile de baleine, appelé *spermaceti* en anglais et *spermaceti* ou *blanc de baleine* en français.
- 20 Finalement, souvent accompagné de l'adjectif *white*, le mot *whale* fait spécifiquement référence à un unique cachalot, Moby Dick, l'immense cétacé blanc qu'Achab s'est juré de poursuivre et de combattre. *The whale* ou *the white whale* est donc une forme abrégée de *the white sperm whale*, ce qui, en toute logique, se traduit en français par *cachalot blanc*.

1. For some time past, though at intervals only, the unaccompanied, secluded **White Whale**⁶ had haunted those uncivilized seas mostly frequented by the **Sperm Whale fishermen**. [...] It was hardly to be doubted, that several vessels reported to have encountered [...] a **Sperm Whale** of uncommon magnitude and malignity [...]; to some minds it was not an unfair presumption, I say, that the **whale** in question must have been no other than Moby Dick. (276-277)

Depuis quelque temps, bien qu'à des intervalles espacés, la **Baleine Blanche**, solitaire et cachée, avait hanté ces mers barbares fréquentées surtout par les **pêcheurs de baleines**. [...] Sans doute plusieurs vaisseaux rapportèrent-ils qu'ils avaient rencontré [...] une **baleine** d'une grandeur et d'une malice peu communes [...]. Pour moi, je présume que la **baleine** en question ne saurait avoir été une autre que Moby Dick. (JG, 1989 [1941] : 199)

Depuis un certain temps, quoique par intervalles seulement, le solitaire **Cachalot Blanc**, toujours secret, avait hanté les eaux sauvages de ces mers éloignées qui ne sont guère visitées que par les **pêcheurs de cachalot** [...] À n'en point douter, bien des baleiniers avaient rapporté avoir rencontré [...] un **cachalot** d'une taille et d'une malignité extraordinaires [...]; et à la réflexion, je le répète, il y avait de fortes présomptions pour que ce **cachalot** ne fût autre que Moby Dick. (AG, 1981 [1954] : 235-236)

Depuis assez longtemps, bien que par intermittence, la **Baleine Blanche**, à l'écart et solitaire, avait hanté ces mers barbares fréquentées surtout par les **pêcheurs de cachalots**. [...] Sans doute, plusieurs navires rapportèrent avoir rencontré [...] un **cachalot** d'une grandeur et d'une malignité inusitées [...]. Quelques-uns pensaient qu'il y avait de fortes présomptions pour que ce fût Moby Dick en personne. (HGR, 1989 [1970] : 212-213)

Depuis un certain temps, bien que par intervalles seulement, le **cachalot blanc** fréquentait solitairement, sans rechercher la moindre compagnie, ces eaux barbares où ne s'aventurent que les **pêcheurs de cachalots**. [...] Il faisait peu de doute que les témoignages de plusieurs navires rapportant avoir rencontré [...] un **cachalot** d'une taille et d'une malignité peu communes [...] - il était peu douteux,

dis-je, pour certains, et même vraisemblable que ce **cachalot** fût Moby Dick. (PJ, 2006 : 205-206)

- 21 Le genre biologique de Moby Dick ne fait également aucun doute. C'est un mâle, ce que sa taille et son comportement de solitaire signalent immédiatement. De plus l'animal n'est pas le fruit de l'imagination de Melville. De nombreux récits rapportent des exemples de cachalots immenses, toujours des vieux mâles solitaires, qui attaquent les équipages lancés à leur poursuite. *Moby-Dick* est basé sur de tels récits, notamment *The Essex Wrecked by a Whale* par Owen Chase (1821) et *Mocha-Dick* de J. N. Reynolds (May, 1839)⁷ : « an old bull whale of prodigious size and strength. [...] From a freak of nature [...] white as wool, [...] a spermaceti whale, [...] a most extraordinary fish; or in the vernacular of Nantucket, a 'genuine old sog' ».
- 22 L'emploi des pronoms faisant référence à *sperm whale* et à Moby Dick est extrêmement intéressant. Trois pronoms sont utilisés, le masculin *he*, le féminin *she* et le neutre *it*, mais pas indifféremment. Le pronom *it* correspond à un système de pronominalisation « classique » (*he* pour un humain de sexe masculin ou inconnu, *she* pour une femme et *it* pour un animal ou une chose) mais il est en fait assez rare pour reprendre *whale* dans *Moby-Dick*. Si on trouve *it* pour un cachalot nouveau-né, « the young cub seemed still tethered to its dam » (498), et un rorqual, « a Fin-Back, belonging to the species of uncapturable whales, because of its incredible power of swimming » (469), la forme la plus courante est le pronom masculin *he*, même dans les chapitres qui se veulent scientifiques :
- how shall we define the whale, by **his** obvious externals, so as conspicuously to label **him** for all time to come? To be short, then, a **whale** is a *spouting fish with a horizontal tail*. There you have **him**. (« Cetology », 231)
- 23 La reprise par *he* est tellement fréquente qu'elle semble représenter la norme dans le roman. Les linguistes se sont intéressés à ce type de pronominalisation « hors norme » qui montre que ni le système *he/she* (humain)/*it* (non humain), ni la répartition *he/she* (animé)/*it* (inanimé) ne permet de rendre compte de ce qui se passe dans la réalité de la langue, ou plutôt du discours. Même si des référents humains y sont parfois repris par *it* et des inanimés (choses ou notions) par *he/she*, c'est surtout dans le cas des animaux, référents qui oscillent entre le pôle humain pour lequel les pronoms privilégiés sont *he/she* et le pôle non humain, domaine où *it* est prépondérant, que les variations sont extrêmement fréquentes. Diverses explications sont avancées dans les grammaires pour expliquer ces variations : degré de familiarité du locuteur avec l'animal, taille de l'animal, menace potentielle qu'il représente, ou simplement habitude linguistique arbitraire qui fait que, par exemple, *she* est le pronom courant pour les chats. En fait il semble y avoir dans le système pronominal anglais des possibilités offertes au locuteur, qu'il choisit ou non d'utiliser, lui permettant d'exprimer une relation particulière avec l'animé ou l'inanimé désigné, proche en cela de la modalité.
- 24 Comment expliquer ces multiples occurrences de *he* ? Dans le cas de Moby Dick, on pourrait avancer une volonté de personnification de l'animal, tant il fait naître de sentiments chez les personnages et chez le narrateur. Le sexe de Moby Dick, incontestablement masculin, ouvre une autre piste. Cependant *he* est employé pour faire référence à tous les autres cachalots et baleines poursuivis ou décrits dans *Moby-Dick*, que ceux-ci soient mâles ou femelles. C'est également le pronom qu'on trouve dans d'autres récits de pêche à la baleine ou au cachalot de cette époque, par exemple dans *The Essex Wrecked by a Whale* d'Owen Chase. Ni le désir de personnification, ni le choix d'un pronom

correspondant au sexe de l'animal ne sont par conséquent des explications valables ici. S'agit-il d'une trace d'emploi dialectal ? Harold Paddock, dans son article « The actuation problem for gender change in Wessex versus Newfoundland » (Paddock, 1991), signale que dans certains dialectes, par exemple dans le sud de l'Angleterre, *he* est employé pour faire référence à tous les noms comptables qui désignent des animés non humains ou des inanimés (*a female cow, a car*), et qu'à Terre-Neuve on l'utilise pour les noms comptables faisant référence à des animés et des non-animés non mobiles, alors que *she* désigne des inanimés mobiles (*a car*). Pourtant, Ismaël-narrateur n'emploie pas de formes dialectales. Une autre explication plus convaincante est que *he*, faisant référence à un cétacé chassé, mâle ou femelle, et tout particulièrement à Moby Dick, indique une relation privilégiée avec cet animal. Mais pourquoi *he* plutôt que *she* ? André Joly avance cette explication :

Now any animal, however small or big, and irrespective of its sex, may be considered as a *major power* (he) or a *minor power* (she). The choice depends on the situation and the attitude of the speaker. (Joly, 1975 : 270)

- 25 Dans le cas des explications plus scientifiques des chapitres cétologiques, on peut penser que *he* fonctionne comme un « absorbeur » de genre : « the choice of *he* is conditioned by the system of the tongue, where the masculine is seen to “dominate” or “absorb” the feminine » (Joly, 1975 : 272), fonctionnement que décrit ainsi Morris : « There is evidence which indicates that the female of the species is perceived to be a particular version of the male and that the masculine can indicate the species as a whole, including female denotata. » (Morris, 1991 : 125)
- 26 Ce système présente lui-même des exceptions. Lorsque les marins repèrent un cachalot, ils le signalent par le cri « There she blows! » :
2. There **she** blows! (317) / **Elle** souffle ! (JG, 1989 [1941] : 232) / Aâh ! **Souffle** ! (AG, 1981 [1954] : 273) / **Elle** souffle ! (HGR, 1989 [1970] : 246) / **Souffle** là ! (PJ, 2006 : 245) There **she** blows right ahead, boys! (319) / **Elle** souffle devant nous les gars (JG, 1989 [1941] : 235) / **Souffles** devant, les gars, droit devant ! (AG, 1981 [1954] : 275) / **La** voilà qui souffle, droit devant, les gars ! (HGR, 1989 [1970] : 248) / **Souffle** là, droit devant, les gars ! (PJ, 2006 : 247)
- There **she** blows!—there **she** blows! A hump like a snow-hill! It is Moby Dick! (654) / **Elle** souffle ! **Elle** souffle !!! Une bosse comme une colline de neige ! C'est Moby Dick ! (JG, 1989 [1941] : 556) / **Souffle** là-bas ! **Sou-ou-ouffle** là-bas ! Sa bosse comme une montagne de neige ! c'est Moby Dick ! (AG, 1981 [1954] : 604) / **La** voilà qui souffle ! **La** voilà qui souffle ! Une bosse comme une colline neigeuse ! C'est Moby Dick ! (HGR, 1989 [1970] : 544) / **Souffle** là ! **Souffle** là ! Une bosse comme une colline blanche ! C'est Moby Dick ! (PJ, 2006 : 590)
- 27 Dans *Moby-Dick*, seules quelques phrases récurrentes, des expressions figées, utilisées pendant la chasse, fonctionnent avec le pronom *she* : *There she blows, there she rolls, there she breaches*. Le genre du pronom est indépendant du sexe de l'animal car il peut être employé dans le cas d'un mâle ou d'une femelle, et même de Moby Dick.
- 28 Le phénomène se retrouve dans les récits et les gravures des XIX^e et XX^e siècles : « There she blows—sperm whale—old sog, sir » (*Mocha Dick*, in *Moby-Dick*, Norton, p. 576).
- 29 L'emploi du pronom féminin est marqué, non pas comme un désir de personnalisation ou de féminisation, mais comme un jargon technique employé par les gens du métier, comme le suggère André Joly :
- In fact, *she* has acquired a very specific function in Modern English. It is expressly used to refer to an *animal regarded as a minor power*. This accounts in particular for the “professional” use of *she*. Sportsmen, whalers, fishermen are in a special

relation to the animal [...] regarded as a potential prey, a power that has to be destroyed. (Joly, 1975 : 271)

- 30 Dans le texte anglais, le genre des pronoms est porteur de sens. *She* est le pronom des professionnels qui considèrent la chasse à la baleine comme une activité économique. Par opposition, *he* représente l'objet d'une quête qui dépasse les considérations matérielles : Achab cherche à vaincre Moby Dick ; Ismaël aspire à mieux le connaître, le déchiffrer. Il est l'incarnation d'un pouvoir supérieur, mal absolu pour l'un et connaissance suprême pour l'autre.
- 31 Les résonances symboliques du pronom masculin, là où genre et sexe se confondent peut-être, sont mises en relief par des choix lexicaux qui évoquent une rivalité essentiellement masculine entre le capitaine et Moby Dick, deux mâles, vieux et solitaires. Achab voit son premier combat contre Moby Dick, au cours duquel il a perdu une jambe, comme une castration symbolique dont il sort *dismembered* (265), *dismasted* (219). Depuis ce jour, il claudique, appuyé sur un pilon fabriqué dans un os de baleine, « the barbaric white leg upon which he partly stood » (219). La quête du *sperm* (*whale*) qu'entreprend Ismaël évoque plutôt une homosexualité latente, qui a été souvent commentée, notamment dans la scène du chapitre 94, intitulé « A Squeeze of the hand », où, pressant le précieux spermaceti, il découvre le plaisir que lui procure la proximité des autres marins et de son ami Queequeg dont il avait déjà partagé la couche avant d'embarquer, se retrouvant ainsi marié au harponneur : « Upon waking next morning about daylight, I found Queequeg's arm thrown over me in the most **loving and affectionate** manner. You had almost thought I had been **his wife**. » (118)
- 32 Enfin l'utilisation des pronoms permet un joli jeu d'anaphoriques qui prépare la scène finale :
3. Moby Dick was now again steadily swimming forward; and had almost passed the ship,—which thus far had been sailing in the contrary direction to **him**, though for the present **her** headway had been stopped. (679)
 Moby Dick maintenant nageait tranquillement en avant. **Elle** avait presque dépassé **le** navire qui jusqu'alors avait vogué dans la direction contraire et qui, pour l'instant, avait arrêté sa marche. (JG, 1989 [1941] : 579)
 Moby Dick avait repris de nouveau son allure et son cap de croisière. **Il** avait presque dépassé **le** navire, qui avait jusque-là fait voile à sa rencontre, mais qui maintenant s'était mis en panne. (AG, 1981 [1954] : 628)
 Moby Dick maintenant nageait régulièrement en avant [...]. **Il** avait presque dépassé **le** navire – qui jusqu'alors suivait le cap opposé – et maintenant avait mis en panne. (HGR, 1989 [1970] : 566)
 Moby Dick avait repris sa nage régulière en avant et presque dépassé **le** navire, qui suivait jusqu'alors la direction opposée, mais avait maintenant mis en panne. (PJ, 2006 : 615)
- 33 La poursuite s'est inversée. Moby Dick, d'abord inlassablement traqué par Achab, se fait désormais chasseur et assaille le bateau. Le navire désigné par *she* est un phénomène courant et donc non marqué pour le lecteur anglophone. Dans le contexte de cette scène, le genre féminin de l'anaphorique, opposé au masculin de Moby Dick, se charge pourtant d'un potentiel symbolique évident. Il signale, pour reprendre les termes de Joly, le *major power* (*he*) s'acharnant sur le *minor power* (*she*) dans une attaque qui peut se lire comme une agression sexuelle, l'animal utilisant sa tête, qui regorge de spermaceti, pour briser navire et baleinières.

Les traductions

- 34 Contrairement à ce que suggèrent les trois premiers articles de presse cités ici, le lecteur sait, dans toutes les traductions, que ce soit celle de Giono (1941), d'Armel Guerne (1954), d'Henriette Guex-Rolle (1970) ou de Philippe Jaworski (2006), que *baleine blanche* désigne Moby Dick et que celui-ci est un cachalot mâle. Encore faut-il les lire en entier... C'est une caractéristique des grands classiques : tout le monde en parle, parfois très bien, sans nécessairement les avoir lus, sans nécessairement avoir conscience de ne pas les avoir lus.
- 35 Pour le traducteur vers le français, il est impossible de maintenir l'alternance pronom non marqué *it*/pronoms marqués *he* ou *she*. Les pronoms qui peuvent s'appliquer à Moby Dick sont *il* ou *elle*, mais il n'est pas ici question de choix car le genre du pronom est totalement conditionné par le genre grammatical du substantif auquel il fait référence. S'il y a latitude, elle est en amont, au niveau du choix lexical de départ, celui de la traduction de *sperm whale* et de *white whale*, *baleine* ou *cachalot* ? *Cachalot* sera repris par *il*, les déterminants seront obligatoirement masculins : *un*, *le*. *Baleine* sera une *elle*, les déterminants *une* et *la*, et la marque du féminin *-e* obligatoire pour l'accord des adjectifs et des participes passés. Une fois ce choix fait, le traducteur ne pourra qu'en assumer les conséquences en termes de genre grammatical.
- 36 Moby Dick, le cétacé éponyme, est un *sperm whale*, un cachalot. Le genre grammatical du mot étant masculin, le pronom *il* peut porter toute la symbolique sexuelle que le lecteur choisira d'y voir, comme dans l'original. Tout semble très simple, ou plutôt tout semblait simple, avant la traduction de Giono.
- 37 Or Giono, le premier traducteur, traduit *white whale* par *baleine blanche*. Cette décision semble globalement très mauvaise. Ce n'est scientifiquement pas juste, la baleine blanche étant un béluga, petit mammifère marin de 5 mètres, qui vit dans l'océan Arctique et dans l'estuaire du Saint-Laurent. Le nom *béluga* vient du mot russe *beloye* qui signifie blanc.
- 38 Le terme *baleine* peut désigner tous les cétacés en français, mais il évoque principalement des mysticètes (cétacés à fanons) : baleine du Groënland, baleine grise, baleine bleue, etc., bien moins dangereuses pour les pêcheurs. Il se charge pour un lecteur du XXI^e siècle de connotations positives ou affectives. C'est la baleine en voie d'extinction, protégée par Greenpeace, celle qui veille sur nos boîtes de sel dans la cuisine, un animal inoffensif victime du super prédateur qu'est l'être humain. (Un lecteur japonais ne verrait peut-être pas les choses ainsi.) Surtout le terme *baleine* donne franchement un mauvais genre à Moby Dick, imposant une prolifération de marqueurs de féminin susceptibles de modifier – au moins sur le plan typographique et morphologique – l'univers presque exclusivement masculin du roman original, même si on sait que les baleines peuvent être des mâles.
- 39 On a donc d'un côté une traduction juste qui semble tout simplifier et de l'autre une traduction erronée qui complique inutilement les choses. Pourquoi Giono a-t-il fait ce choix ? Plusieurs hypothèses peuvent être avancées.
- 40 Le souci de Giono n'est pas la précision lexicale, encore moins la fidélité à l'original. Il se réapproprie l'œuvre de Melville qu'il réécrit en supprimant ce qui ne l'intéresse pas ou ce qu'il pense ne pas pouvoir intéresser son lecteur. On ne peut nier qu'il sache que *sperm whale* est un cachalot puisque le terme est employé de temps à autre, surtout quand l'animal est opposé à d'autres types de baleines. Par exemple, le chapitre 74 est intitulé

« La tête du cachalot » (« The Sperm Whale's Head »). Il fait pendant au chapitre 75 qui décrit l'anatomie de « The Right Whale » (traduit par Giono « vraie baleine » alors que la traduction officielle du terme est *baleine franche*). De plus les multiples illustrations de l'édition d'origine, reprises dans l'édition 1000 Soleils, ne laissent aucun doute sur le genre d'animal qu'est Moby Dick.

41 Pourtant Giono tient à cette *baleine blanche* qu'il utilise de bout en bout dans sa traduction.

42 Ce n'est pas lui l'inventeur de l'expression et la baleine blanche était déjà entrée en littérature avec *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne (1869) :

On vit réapparaître dans les journaux – à court de copie – tous les êtres imaginaires et gigantesques, depuis la **baleine blanche, le terrible « Moby Dick »** des régions hyperboréennes, jusqu'au Kraken démesuré, dont les tentacules peuvent enlacer un bâtiment de cinq cents tonneaux et l'entraîner dans les abîmes de l'océan. (Verne, 1977 [1869] : 55)

43 On peut penser que l'allitération qui, en quelque sorte, donne une légitimité à l'association du nom et de l'adjectif, tout comme dans *white whale*, a contribué à figer cette expression et à la transformer en une sorte de collocation.

44 Le choix de *baleine* a également l'avantage d'inscrire Moby Dick, la baleine blanche, dans la grande famille lexicale qui englutit le roman, celle des « baleines quelque chose » : baleine franche, baleine à bosse, baleine grise, baleine bleue, ..., des navires baleiniers, pêcheurs de baleines et baleinières. Lexicalement il y a là un tout homogène qui envahit le vocabulaire du roman, ce qui n'est pas négligeable dans la mesure où le mot *whale* est synonyme de Moby Dick, comme l'indique le titre original, *Moby-Dick; or, the Whale* et que l'animal monstrueux représente symboliquement la totalité de l'univers, sa nature impénétrable et ineffable. La chasse à la baleine devient une quête du sens et de l'écriture dans un roman-baleine-univers. De plus, le terme *baleine* est peut-être plus apte que *cachalot* à accueillir cette globalité complexe car il renvoie à d'autres baleines mythiques, celles de Jonas et de Pinocchio, où là aussi baleine et univers se confondent puisqu'on vit à l'intérieur de l'animal.

45 En 1954, Armel Guerne débarrasse Moby Dick de son mauvais genre et traduit *sperm whale* par *cachalot* et *White Whale* par *Cachalot Blanc* (exemple 1). Pour le *whale* générique, il a recours à *cétacé* : « Le cétacé dégénère-t-il ? » (titre du chapitre 105, AG, 1981 [1954] : 520).

46 Dans un sens, sa traduction est aussi une première traduction, car première traduction intégrale. Elle suscite des réactions extrêmes : d'un côté d'ardents défenseurs (voir le site <http://www.moncelon.com/melville.htm>), de l'autre des détracteurs farouches tels Antoine Berman (« *Moby-Dick* "allongé", d'océanique, devient boursoufflé et inutilement titanique » [Berman, 1985 : 71]), excédé par la profusion lexicale qu'Armel Guerne met au service de sa lecture de *Moby-Dick*. La traduction n'est pas un grand succès commercial et ne parvient pas à détrôner celle de Giono, beaucoup plus facile et rapide à lire. Elle est pourtant rééditée en 2005 chez Phébus et suscite des critiques très positives :

On se félicite de l'initiative de Phébus de republier le « texte français » jusqu'alors introuvable de *Moby Dick* tel que l'établit Armel Guerne [qui] propose une magnifique traduction du chef-d'œuvre de Melville.

(Mathieu Lindon, *Libération*, 28 février 2005)

Melville a reçu le magnifique cadeau d'une traduction en français forgée par le poète Armel Guerne, lequel a négligé la révérence et la minutie universitaires pour

restituer la rude vigueur melvillienne. Il faut absolument le (re)lire !
(*Le Vif-L'Express* [Belgique], 18 mars 2005)

- 47 À l'époque, personne ne mentionne d'éventuels changements de genre du *cachalot*...
- 48 Le choix de *cachalot*, qui implique l'utilisation des pronoms masculins, permet de rendre de nombreux passages de manière beaucoup plus satisfaisante. Dans l'exemple 3, Guerne maintient le pronom masculin *il* pour le cachalot même s'il perd l'opposition *il/elle* car le vaisseau est également du masculin. La symbolique de la puissance masculine de Moby Dick, opposée à la fragilité des marins, reste quand même présente car c'est à bord de baleinières (nom féminin) que l'équipage continue la poursuite.
- 49 L'emploi de *she*, marqueur des « travailleurs de la mer », aurait même pu être maintenu. Dans le roman *Après vous Moby Dick!*, de Roger Le Sage de Vilhoët, qui décrit une campagne de pêche à bord d'un baleinier dans les années 1950, on peut lire : « Attends de la voir tout entière, dit-il, avec cette façon d'appeler baleines – au féminin – jusqu'aux cachalots, ce qui est une habitude des vieux marins baleiniers » (23), habitude probablement empruntée aux pêcheurs américains ou anglais. Comme le signale Philippe Jaworski dans sa « note sur la traduction » publiée avec le texte français, les emprunts à l'anglais étaient fréquents dans le vocabulaire des pêcheurs de l'époque : *gamer* (*gam*), *fleurir* (*flurry*), *tourner les floux* (*turn flukes*).
- 50 Pourtant la traduction de Guerne ne met pas un point final au débat et Moby Dick continue à chercher son identité francophone : *Baleine Blanche* ou *Cachalot Blanc* ? En effet, quand, en 1970, Henriette Guex-Rolle retraduit *Moby-Dick*, elle reprend le choix de Giono, *baleine blanche*. On la sent cependant gênée car elle introduit fréquemment le mot *cachalot*, juxtaposant ainsi les deux termes, *cachalot/baleine*, dans les scènes de chasse, et *Moby Dick/baleine* dans les chapitres de conclusion. Elle peut alors utiliser un pronom masculin, au risque cependant d'une certaine confusion quand *il* et *elle* se côtoient, doubles référents d'un seul Moby Dick dont l'identité devient alors très trouble :
4. I've oversailed **him**. How, got the start? Aye, **he's** chasing *me* now; not I, **him**—that's bad; I might have known it too. Fool! the lines—the harpoons **he's** towing. Aye, aye, I have run **him** by last night. (674, Achab)
J'ai dû **le** dépasser ! Comment ai-je pris de l'avance ? Oui, c'est **lui** qui mène la chasse à présent et non plus moi... Mauvaise affaire. J'aurais dû m'en douter aussi. Imbécile ! Les lignes... les harpons **qu'elle** entraîne avec **elle**. Oui, oui, je l'ai dépassé la nuit dernière. (HGR, 1989 [1970] : 561)
- 51 L'hésitation caractéristique de cette traduction entre *baleine blanche* et *cachalot*, entre féminin et masculin, semble indiquer que la traductrice n'est pas satisfaite de *baleine* mais que l'association *baleine blanche* pour désigner Moby Dick lui paraît indépassable, tant elle fait partie déjà des référents culturels des lecteurs francophones, construits par la popularité de la traduction de Giono et le succès du film de John Huston (1956) où, là encore, Moby Dick est la *baleine blanche* en français.
- 52 Entre 1996 et 2006, Philippe Jaworski travaille, davantage encore qu'Henriette Guex-Rolle, dans une problématique de *re*-traduction. Lorsque sa version est finalement publiée, les trois traductions précédentes sont disponibles et la plus commune, notamment sur les rayons des bibliothèques, est celle de Giono chez Gallimard. Il choisit pourtant de s'en démarquer et d'imposer *cachalot blanc* comme synonyme de Moby Dick. Son statut d'expert de Melville, la liste de ses travaux précédents et la notoriété de la collection La Pléiade l'autorisaient sans aucun doute à franchir ce pas. Comme chez Guerne, ce sont les

pronoms masculins qui désormais font référence à Moby Dick, rétablissant la coïncidence entre le sexe de l'animal et son genre grammatical.

- 53 Dans la longue « note sur la traduction », Philippe Jaworski commente divers choix traductifs, abordant de multiples aspects du texte qui lui ont posé problème, multiplicité des voix, comique du langage, authenticité du vocabulaire technique de l'époque, rythme et longueur des phrases. Il ne parle pas de ce fameux *baleine/cachalot* et a dû être surpris – et déçu – que la presse s'enflamme à ce sujet.
- 54 L'utilisation des pronoms *he/she* pour faire référence à Moby Dick et à ses congénères fonctionne comme un marqueur de la relation qui lie personnages et narrateur à ces animaux de fiction, quel que soit leur sexe biologique : tantôt simple proie et marchandise (*she*), tantôt objet de désir, d'admiration ou de peur (*he*). Leur traduction en français est, elle, soumise aux contraintes du genre grammatical du nom auquel ils renvoient. L'hésitation entre *cachalot* et *baleine* parcourt les traductions et retraductions de *Moby-Dick*. Celle de Philippe Jaworski, reprenant les choix d'Armel Guerne pour la traduction de *whale*, ne révolutionne en rien l'identité sexuelle ou biologique de Moby Dick, contrairement à ce que semblent annoncer les titres du *Livres Hebdo*, du *Figaro* ou du *Monde 2*.
- 55 En revanche, fruit d'un travail de recherche remarquable, cette nouvelle traduction mérite de se confronter à une critique détaillée qui développe les remarques de Pierre-Yves Pétillon dans *Le Monde* et étudie en profondeur le traitement des voix, du rythme, de la syntaxe, bref, une critique d'un autre genre que la *fast critique* littéraire, qui privilégie le sensationnel, l'instantané, le scoop au détriment du temps de la vraie lecture et de la réflexion.
- 56 L'agitation médiatique qui a accompagné la sortie de l'ouvrage n'est pourtant pas dénuée d'intérêt. Elle montre combien, dans le cadre d'une retraduction, contraintes linguistiques et contraintes culturelles se chevauchent. La retraduction n'est pas un dialogue original/traduction, mais une conversation à trois ou quatre, voire une cacophonie dans laquelle le poids des traductions précédentes n'est pas négligeable. Moby Dick peut-il être autre chose que *la baleine blanche* ? Même si la collocation n'a pas la notoriété de *white whale* en anglais, devenu synonyme d'obsession, c'est une présence forte dans notre langue. Elle s'impose dans les multiples adaptations du roman et les articles qui y font référence : sous-titrage et critiques du film de John Huston (1956), adaptations pour enfants (« Moby Dick, l'insaisissable baleine blanche ! », Melville, Murray, 1974, quatrième de couverture), adaptations théâtrales et chorégraphiques (Demarigny, 1988 ; Bellini, 2007, sous-titrage et plaquette de présentation ; Verret, 2006). Les sites érudits ou dossiers consacrés à Melville ne font pas exception. Dans *Le Magazine littéraire* (n° 456), pourtant publié à la suite de la sortie de la traduction de Philippe Jaworski, tous les commentateurs ou presque parlent de *la baleine blanche*. Même sur le site dédié à Armel Guerne, pourtant le premier à utiliser *cachalot* et non *baleine*, on retrouve cette fameuse *baleine blanche* : « Baleine blanche en vue ! Les éditions Phébus (héritières testamentaires, via Jean-Pierre Sicre, du grand poète et traducteur suisse) republient la traduction culte de *Moby Dick* par Armel Guerne »⁸.
- 57 La traduction de Giono est une grande traduction, non par ses qualités de traduction, car elle est indiscutablement fautive, mais par sa place dans la culture francophone. Pourquoi ? Beauté de l'écriture ? Statut de Giono ? Facilité de lecture ? En tout cas, c'est elle qui a fait connaître ce magnifique roman aux francophones et qui, dans un sens, s'est

substituée à lui. S'étant imposée dans l'imaginaire collectif, elle peut dès lors résister aux efforts d'effacement des traductions successives.

- 58 Comme tout grand texte, son existence dans notre culture est une présence autonome dont la lecture n'est pas un prérequis. Les personnages et expressions-clés du roman ont acquis une vie autonome, ce que signale cette phrase de *Transfuge* (n° 5, janvier 2005) :
- Curieusement, ses personnages sont aujourd'hui presque plus célèbres que leur auteur. Ainsi chacun connaît le nom de la baleine blanche et la première phrase de *Moby Dick*, l'incommensurable « Call me Ishmael » (Grégoire Alexandre : 56)
- 59 où se mêlent références au texte anglais et à la traduction française (sans mentionner une traduction particulière). C'est peut-être au niveau du non-lecteur de *Moby-Dick* que le genre grammatical qui colle à ces personnages, devenus entités culturelles libérées du texte, peut influencer la construction, non pas véritablement de leur identité sexuelle, mais du moins de celle de leur psychologie. Il serait intéressant, mais difficile, de pouvoir mesurer si *Moby Dick*, *white whale* ou *baleine blanche* est perçu à l'identique par les non-lecteurs du roman, selon qu'ils sont anglophones ou francophones. Dans la culture américaine, le pronom *he* n'a pas empêché la naissance d'un avatar surprenant, un dessin animé produit par Disney Cartoons, intitulé *The Adventures of Young Moby Dick*, dans lequel le jeune Moby, timide et charmant, tente d'échapper, aidé par une étoile de mer et un hippocampe, au vilain Achab. En français (distribué par TF1) c'est une jeune baleine « timide et orpheline » qui n'en est pas moins du sexe masculin, **le** jeune Moby Dick...
- 60 Plus qu'un problème de traduction du genre grammatical, c'est le genre du texte et de sa première traduction, genre monstre sacré, qui fait problème.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de référence

MELVILLE, Herman, 1986 [1851], *Moby-Dick; or, The Whale*, Harold Beaver (ed.), Harmondsworth, Penguin Books.

—, 1989 [1941], *Moby Dick*, trad. Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono, Paris, 1000 soleils, Gallimard.

—, 1981 [1954], *Moby Dick*, trad. Armel Guerne, Paris, Presses Pocket.

—, 1989 [1970], *Moby Dick*, trad. Henriette Guex-Rolle, Paris, GF Flammarion.

—, 2006, *Moby-Dick ou le cachalot*, trad. Philippe Jaworski, Paris, Gallimard, La Pléiade.

Adaptations

MELVILLE, Herman, 1967 [1851], *Moby-Dick*, Hayford, Harrison et Parker, Hershel (eds.), New York, Norton.

—, 1974, *Moby Dick*, trad. Jean Muray, Paris, Hachette Jeunesse.

DEMARIGNY, Claude, 1988, *Moby Dick* (adaptation), *L'avant-scène théâtre*, 837, Paris.

HUSTON, John, 1956, *Moby Dick* (film), États-Unis.

VERRET, François, 2006, *Sans retour* (danse), Avignon 2006.

BELLINI, Giorgio (adaptation), Latella, Antonio (mise en scène), 2007, *Moby Dick*, Odéon, Paris, novembre 2007.

Autres ouvrages

BERMAN, Antoine, *et al.*, 1985, *Les Tours de Babel : Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress.

GÉNIN, Isabelle, 2000, « Des pronoms qui ne passent pas inaperçus : utilisation stylistique de l'alternance *thou, you*, et *he, she, it* dans *Moby-Dick* - impossible traduction et stratégies de contournement », in *L'intraduisible, Ateliers*, Villeneuve d'Ascq, Cahiers de la Maison de la Recherche, Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 23-31.

JOLY, André, 1975, « Toward a Theory of Gender », in Joly, André et Fraser, Thomas (eds.), *Studies in English Grammar*, Villeneuve d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 229-287.

LE SAGE DE VILHOËT, Roger, 1957, *Après vous Moby Dick !*, Paris, La Pensée Moderne.

MORRIS, Lori, 1991, *Gender in Modern English: The System and its Uses*, Ph. D., Université Laval, Québec.

PADDOCK, Harold, 1991, in Trudgill, Peter, Chambers, J. K. (eds.), *Dialects of English*, Londres, New York, Longman, p. 29-46.

VERNE, Jules, 1977 [1869], *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Garnier-Flammarion.

NOTES

1. Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1986.
2. *Moby Dick* sans trait d'union et en caractères romains fait référence au personnage éponyme du roman *Moby-Dick*.
3. <http://passouline.blog.lemonde.fr>, consulté le 15 janvier 2007.
4. <http://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article2208>, consulté le 15 janvier 2007.
5. Dans les exemples, les chiffres indiqués pour le texte anglais correspondent à la pagination de l'édition Harold Beaver, 1986 [1972]. Les numéros précédés des lettres et dates JG, 1989 [1941], AG, 1981 [1954], HGR, 1989 [1970], PJ, 2006 renvoient respectivement aux traductions de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono, d'Armel Guerne, d'Henriette Guex-Rolle et de Philippe Jaworski.
6. Dans tous les exemples, les caractères gras ont été ajoutés pour signaler les points étudiés dans le commentaire.
7. Ces deux récits sont publiés dans l'édition Norton de *Moby-Dick*, respectivement p. 590-597 et p. 571-597.
8. <http://www.moncelon.com/melville.htm>, consulté le 15 janvier 2007.

RÉSUMÉS

La parution de la traduction de *Moby-Dick* par Philippe Jaworski à l'automne 2006 a suscité des articles de presse friands de sensationnalisme. Cette étude entreprend d'explorer le fonctionnement des pronoms faisant référence à *whale* dans le texte original et dans ses traductions successives en français.

Contrairement à l'anglais qui utilise les trois formes *it*, *she*, *he*, selon le statut fluctuant de l'animal dans le récit, le français soumet le choix des pronoms à des contraintes grammaticales strictes en fonction de l'option lexicale de départ : *baleine* ou *cachalot*. La situation est pourtant plus complexe qu'il n'y paraît dans la mesure où le genre grammatical des pronoms, bien qu'arbitraire, n'est pas sans résonances symboliques sexuelles. De plus, dans le cadre de la retraduction d'un classique aussi connu que *Moby-Dick*, le traducteur doit tenir compte non seulement de l'original, mais aussi de l'impact des traductions précédentes, et plus particulièrement de celle de Jean Giono, dans la culture française.

In the autumn of 2006 Philippe Jaworski's translation of *Moby-Dick* triggered some sensational press coverage. This paper attempts to explore the way the pronouns referring to whale function both in the English original and in the successive French translations.

The three English forms *it*, *she*, *he* are used according to the changing status of the animal in the narrative; the French pronouns, however, are submitted to strict grammatical constraints linked to the initial lexical choice of *baleine* versus *cachalot*. And yet things are not that simple for translators as the gender of the pronouns, arbitrary as it may be, is not altogether devoid of symbolic sexual resonances. Moreover re-translating a famous classic such as *Moby-Dick* involves taking into account not only the original text but also the impact on French culture of the previous translations, especially that by Jean Giono.

AUTEUR

ISABELLE GÉNIN

Isabelle Génin est maîtresse de conférences à l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3 où elle enseigne la traduction. Elle est l'auteure d'une thèse sur les traductions en français de *Moby-Dick* de Herman Melville sous la direction de Paul Bensimon. Elle participe régulièrement aux travaux du centre de recherches TRACT (Centre de recherche en traduction et communication transculturelle, EA 3980, LILT) et s'intéresse principalement à la littérature américaine et à sa traduction en français. Ses recherches en stylistique et stylistique comparée anglais/français portent plus particulièrement sur la traduction de la voix et de l'agencement syntaxique en tant que procédé stylistique ainsi que sur les effets de normalisation du texte au cours du processus de traduction.